

Zeitschrift: Internationale kirchliche Zeitschrift : neue Folge der Revue internationale de théologie

Band: 1 (1911)

Heft: 2

Artikel: Le dilettantisme en théologie [suite]

Autor: Michaud, E.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403783>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE DILETTANTISME EN THÉOLOGIE¹⁾.

II.

Bref, j'appelle « dilettantisme en théologie » cette demi-connaissance des questions religieuses dont se sont contentés une foule d'écrivains, qui se sont crus autorisés à les résoudre, et qui, au lieu de les résoudre, les ont obscurcies ou faussées.

Parmi ces écrivains, il en est qui se sont bornés aux questions de morale religieuse, et qui les ont traitées avec leur bon sens naturel plutôt qu'avec des textes d'érudition théologique; ces écrivains, il faut leur rendre justice, ont été généralement utiles. Quant à ceux qui se sont lancés dans la dogmatique, ils ont été presque tous extrêmement nuisibles, soit en la défendant, soit en l'attaquant, parce que, dans l'un et l'autre cas, ils la dénaturaient. Dénaturer la vérité, soit pour la mieux défendre, soit pour la mieux attaquer, est un procédé absolument condamnable: Dieu est vérité, et la religion doit être vraie. Toute religion qui a besoin du mensonge ou qui pratique le mensonge pour se faire valoir (suivant l'adage *pro pietate mentiri*), doit être rejetée comme indigne de Dieu et de l'homme. Et en supposant que les écrivains en question n'aient point altéré la vérité sciemment, et qu'ils se soient trompés de bonne foi, c'est encore trop; l'erreur, pas plus que le mensonge, ne doit être tolérée.

Si l'erreur et le mensonge doivent être bannis, c'est surtout lorsqu'il s'agit de Dieu; car la corruption du meilleur est la pire des corruptions, *corruptio optimi pessima*. D'autre part, la science de Dieu est la science la plus difficile en même temps que la plus élevée; de toutes les sciences, c'est celle

¹⁾ Voir la « Revue » de janvier dernier.

qui exige le plus de connaissances et le plus de prudence. On comprend dès lors combien il est facile aux simples amateurs et aux simples dilettantes, qui n'ont que des connaissances superficielles et insuffisantes, de se tromper eux-mêmes et de tromper ensuite autrui. Aussi le mal qu'ils ont fait à la religion, à l'Eglise et à l'humanité, est-il immense, d'autant plus immense que les points de vue superficiels sont plus accessibles aux foules que les points de vue exacts et profonds. Et, il faut le dire, ce qui plaît aux foules, plaît aussi à la partie superficielle des différents clergés. Que de théologiens, soi-disant de profession, ne sont au fond que des dilettantes, soit parce qu'ils n'ont fait que des études superficielles avant leur sacerdoce, soit parce que, depuis, ils n'en ont fait aucune, se bornant à des lectures frivoles et faciles, et se contentant d'un verbiage aussi stérile qu'abondant, absolument dénué d'idées et de science.

Or ces théologiens et ces dilettantes sont légion. Ils ont envahi l'Eglise; même les séminaires théologiques en sont remplis. Qu'il y ait du dilettantisme jusque dans le clergé, en dehors des abus criants du sens accommodatice, c'est ce que de nombreux faits démontrent. N'est-ce pas du pur dilettantisme, de voir la Trinité dans la 1^{re} Ep. de Pierre (I, 5): qui in virtute Dei custodimini per fidem in salutem paratam revealari in tempore novissimo¹⁾? ou de voir le St. Esprit dans le passage de l'Apocalypse où il est question des sept lampes, des sept yeux de l'agneau, etc.²⁾? Etc.

Autre exemple. Le Père Hugueny, professeur de théologie, prétend faire de la « critique » dans son Manuel d'apologétique. Or, non seulement il cite « le miracle de Faverney 1608 » et « les miracles de Lourdes », mais encore il commet, dès l'ouverture de la marche, un cercle vicieux. Au lieu de justifier et de faire connaître le christianisme par la démonstration même de la Révélation chrétienne, par la solidité, la beauté, la divinité de son contenu, et de conduire l'adversaire, de cette première démonstration à la démonstration de la vérité et de la mission de l'Eglise fondée par J.-C.; au lieu de suivre cet ordre logique, le bon Père trouve meilleur (ou plus facile) de procéder à rebours.

¹⁾ Le P. J. Lebreton, jésuite, l'avoue lui-même et le reproche à M. Brassac, auteur d'un « Manuel biblique à l'usage des séminaires » (« Etudes », 20 mai 1909, p. 557).

²⁾ P. 556.

Il commence par affirmer que le vrai croyant doit croire « tout ce que croit et enseigne la sainte Eglise catholique ». C'est l'Eglise romaine qui est, à ses yeux, la norme et le point de départ. C'est son infaillibilité et sa divinité qui conduisent le fidèle au Christ et à la révélation du Christ; c'est cette Eglise qui fait connaître aux chrétiens le Christ et ses enseignements. Et s'ils croient au Christ et à ses enseignements, c'est parce que l'infaillibilité de l'Eglise romaine en est la garantie infaillible! Et si l'on demande sur quoi repose l'infaillibilité de l'Eglise romaine, les catholiques romains répondent: Sur l'infaillibilité du Christ même, qui en est le fondateur. Ainsi, on croit que le Christ est Dieu parce que l'Eglise infaillible l'assure; et on croit que l'Eglise est infaillible parce que le Christ-Dieu l'a dit!... Bien plus, le P. H. exige que les fidèles croient tout ce que l'Eglise romaine croit elle-même et enseigne; et il exige cela avant de leur faire connaître en quoi consistent ses enseignements. Il veut que l'on accepte le bloc *en bloc*, sans en connaître la substance! C'est un acte bien « héroïque » pour la raison, qui a besoin d'être raisonnable jusque dans sa foi. Croyez d'abord, vous raisonnerez ensuite! L'examen rationnel des dogmes ne doit venir qu'après la foi! N'est-ce pas la charrue devant les bœufs? M. Bricout, qui admire cette théologie, ne peut cependant pas s'empêcher d'ajouter¹⁾: « Il semble qu'il serait préférable de placer cet exposé en tête et non en queue, non pas à la fin, mais au début. Mon Dieu, je crois tout ce que croit et enseigne la sainte Eglise catholique... Nous savons que le Père H. commence son livre par cette formule de l'acte de foi. N'eût-il pas été bon, en un chapitre entier, d'apprendre ou de rappeler au lecteur cet enseignement »? Drôle de méthode, en effet, que de dire: Achetez d'abord ma maison, telle qu'elle vous apparaît d'ici; nous la visiterons ensuite dans son intérieur! Quand le marché sera conclu, nous prendrons connaissance des clauses! D'ordinaire, la fin couronne l'œuvre, ici c'est la fin qui la commence!... O profondeur du dilettantisme!

Tel autre dilettante ne veut pas comprendre le fait du progrès des sciences, ni les conséquences que ce progrès entraîne pour la théologie digne de ce nom. Les sciences, effectivement, ont tellement progressé au XIX^e siècle que leur in-

¹⁾ « Revue du clergé français », 15 octobre 1909, p. 187 et 200.

fluence s'est exercée, souvent puissamment, dans tous les ordres de choses, entre autres en littérature et en art, en philosophie et en histoire. C'est sous cette influence que la critique historique, philosophique, philologique et littéraire a été renouvelée et considérablement perfectionnée. La théologie qui vit en contact et même en relations intimes avec l'histoire, la philosophie, la philologie, l'exégèse, etc., ne peut donc pas rester étrangère aux sciences et à leurs méthodes. Elle aussi, elle doit donc être scientifique; elle aussi, elle doit s'harmoniser avec les données certaines des sciences, quelles qu'elles soient. Une théologie combattue et condamnée par les sciences est une théologie perdue, qui n'a plus sa raison d'être, puisqu'elle n'est plus une science, mais un amas d'erreurs. C'est un fait éclatant que la plupart des notions de la théologie évoluent et que les problèmes même théologiques sont maintenant posés autrement qu'autrefois; les idées de matière, d'esprit, de force, de moi, de personne, de Dieu, de création, etc., sont envisagées actuellement sous des points de vue nouveaux. Donc il est élémentaire d'admettre que la théologie, comme science, doit se renouveler. Cependant, certains dilettantes veulent que la théologie reste immobile. Plus la théologie résiste aux progrès, plus elle leur paraît superbe: c'est, selon eux, le combat de Jacob avec l'ange et aussi avec Satan, combat grandiose! Vraiment ces dilettantes croient les théologiens trop bornés en exigeant d'eux qu'ils se conduisent comme des athlètes de foire de banlieue. Comme dit Jules Lemaître, « c'est un caleçon que l'Idéal propose à ces Hercules, et qu'ils ramassent en faisant des effets de muscles ».

Certains libres-penseurs jouant aux théologiens, sont de même force. « Si les religions venaient de Dieu, dit l'un d'eux, n'est-il pas évident qu'il n'y en aurait qu'une? Or il y en a plusieurs. Donc *aucune* ne vient de Dieu; donc *toutes* sont des produits de l'imagination ignorante et grossière ». Ce penseur, qui se dit libre et se croit profond, ne voit pas que, parmi les religions, il serait possible que l'une vînt de Dieu; il ne voit pas qu'il blesse la raison, en n'accordant de place qu'à l'imagination ignorante et grossière dans l'étude du problème.

De toutes ces aberrations de droite et de gauche découlent ces faux christianismes, ces dogmes de fantaisie, ces doctrines irrationnelles, ce surnaturalisme erroné, dont on abuse les fidèles

trop crédules et dont se détournent avec dégoût les esprits sensés. Et ce n'est là que la moitié du mal; l'autre moitié consiste en ce que des écrivains hostiles au christianisme, à l'Eglise et même à toute religion, s'emparent avec avidité de cette fausse exposition des dogmes chrétiens, pour soutenir que c'est bien là le christianisme historique et authentique, et que par conséquent tout christianisme est faux, que toute religion est fausse, qu'il faut en finir avec tous les cultes positifs et avec toutes les Eglises, qu'il ne doit plus régner qu'une seule chose en ce monde: la science, négation de la religion.

Tel est l'abîme auquel conduit, en dernière analyse, la demi-science théologique ou le dilettantisme en théologie. Mon but n'était point d'en retracer ici l'histoire complète; elle serait immense. Je n'ai voulu qu'indiquer, par quelques exemples, combien les procédés employés par les dilettantes sont superficiels et même erronés, combien par conséquent une révision des questions traitées et faussées par eux est nécessaire, et enfin combien une théologie vraiment scientifique s'impose à toute Eglise qui veut réellement ramener au véritable christianisme et à la véritable Eglise les esprits qui malheureusement s'en éloignent de plus en plus.

J'ai déjà signalé la méprise de certains esprits qui, attirés par la religion, se croient autorisés, par ce seul attrait, à faire de la théologie et à discuter sur les questions théologiques. Encore une fois la théologie n'est pas la religion; le sentiment qui suffit à celle-ci ne suffit pas à celle-là. Si vous voulez vous appliquer à la théologie, faites-le, de grâce, sérieusement, et non en dilettante; ne vous bornez pas à une dogmatique fantaisiste et erronée, mais contraignez-vous à penser juste et à parler exactement. Soit que vous défendiez, soit que vous attaquiez, faites-le en connaissance de cause et avec logique. Il suffira de caractériser quelques types de dilettantes, pour en faire ressortir le ridicule.

Tel dilettante *libre-penseur* déclare: 1^o qu'il est libre-penseur, non parce qu'il est libre de penser ce qu'il veut, mais parce qu'il pense librement. Très bien; — 2^o qu'en conséquence il repousse toute religion, parce que toute religion est une contrainte, une superstition qui rejette la science et que la liberté doit donc aussi repousser. Ici, il y a erreur manifeste. En effet, ce libre-penseur dilettante repousse la religion, parce que la foi,

dit-il, est « le plus puissant moyen de domination qu'aient jamais inventé les minorités intelligentes pour diriger et exploiter à leur aise la grande masse ». Nous protestons contre cette définition, arbitraire et erronée, de la foi, soit parce que la foi est, de fait, tout autre chose, soit parce que, s'il y a des croyants dominateurs et exploiteurs, il en est qui ne le sont nullement; et la foi est effectivement un état d'âme relatif à la vérité et à Dieu, et nullement une volonté de domination et d'exploitation¹⁾.

Tel autre libre-penseur irreligieux, non moins dilettante que le précédent, arrive aux mêmes conclusions, en partant de considérations non moins fantaisistes. M. Jaurès, parlant du socialisme en Europe, aborde la question religieuse, mais sans rien définir. Il commence par déclarer, incidemment, comme chose démontrée (!), qu'« à ses yeux le christianisme a fait

¹⁾ M. J. G., ayant résumé, dans le « Progrès religieux » de Genève (31 mars 1900), les étranges arguments de ce libre-penseur irreligieux et ses calomnies contre la religion, a ajouté: « Ces prétendus libres-penseurs, qui ne savent voir chez les gens religieux que des habiles, des hypocrites ou des imbéciles, que des exploiteurs de l'ignorance et de la superstition et des exploités, que font-ils eux-mêmes si ce n'est d'exploiter aussi l'ignorance de leurs auditeurs et leur jeter de la poudre aux yeux avec leur demi-science? Nous avons vu quelle définition M. Ch. F. donne de la Foi. Hé! nous savons aussi bien que lui qu'on en a fait trop souvent un instrument de domination et qu'on a commis beaucoup de crimes en son nom; mais ce n'est pas là ce qui définit la Foi. Par contre, M. Ch. F., en savant impartial, omet de dire ce qu'on a fait de bien au nom de la Foi, et il oublie de parler de ces prêtres ou de ces pasteurs, inventeurs et exploiteurs de la Foi, qui ont compté quelquefois parmi les hommes les plus éclairés de leur temps, et qui ont souffert les plus horribles supplices et donné leur vie pour leur Foi inventée: drôle manière de l'exploiter! A entendre M. Ch. F., il semble vraiment qu'on n'ait jamais opprimé et persécuté qu'au nom de la Foi. C'est de l'histoire à la façon du Père Loriquet: le souci de la vérité, qui est le seul qui doive guider le vrai savant, passe à l'arrière-plan, et c'est le fanatisme antireligieux qui l'emporte. Nous en dirons autant des spécimens de critique biblique libre-penseuse que nous donne le premier numéro de « Lumière »: là encore on se préoccupe plus de faire de la polémique antireligieuse que de la science, et l'on s'efforce de rendre tous les chrétiens d'aujourd'hui solidaires des erreurs et des superstitions des anciens hébreux ou des premiers chrétiens. Il y a là une absence d'esprit scientifique et de sens historique, qui en dit long sur les connaissances de ces prétendus savants, qui ont toujours le mot de *science* à la bouche. On dirait vraiment que ce sont messieurs les libres-penseurs qui ont découvert la critique biblique!

Mais il suffit. Les exemples et les considérations qui précèdent montrent le degré de liberté de la pensée des soi-disant libres-penseurs. Il nous montrent qu'elle est dominée par l'orgueil et l'intolérance tout comme celle de beaucoup de croyants, et que leur demi-science est encore obscurcie par leur fanatisme antireligieux. Dans ces conditions, nous doutons fort que « Lumière » remplisse les promesses contenues dans son titre. Ah! M. Ch. F. a bien raison de dire que les vrais libres-penseurs sont rares! »

son temps » aussi bien que l'athéisme matérialiste. M. Jaurès n'est ni pour l'un ni pour l'autre; il leur préfère une sorte de panthéisme idéaliste. Grand admirateur de Nietzsche, enseigne-t-il avec lui que Dieu est mort, que la morale est morte, que la métaphysique est morte? Il est difficile de le savoir. Le dilettantisme se contente du vague et de l'absence de preuve; la phrase remplace l'idée. Tout ce qu'il ne voit pas, lui personnellement, est mort! Demandez-lui ses raisons, il n'en a pas¹⁾.

Tel de ces croquemitaines qui, chaque matin, avalent un crapaud à leur déjeuner ou dévorent un théologien, est intran-sigeant et irréconciliable. Mais tel autre est bon enfant; et dès qu'il rencontre un théologien qui lui paraît raisonnable sur tel point et peut-être mieux informé que lui-même, il se radoucit aimablement et se montre presque conciliant²⁾.

Un publiciste de talent, écrivant un jour sur la suprématie du pouvoir civil, s'exprima ainsi: « C'est le *Filioque* d'où sortit le schisme d'Arius. On s'est égorgé pour le *Filioque*, et pas un de ceux qui se sont fait tuer n'a jamais su ce que c'était. On s'égorgerait pour la suprématie sans bien savoir ce que c'est. Ne nous égorgeons pas, si c'est possible ». — Certes, l'intention est excellente, mais n'est-elle pas étrange, cette notion du *Filioque* et d'Arius, et son apparition en pareille matière? Décidément on rêve, on ferraille autour de la religion, laquelle est, pour ces rêveurs et ces ferrailleurs, la Dame voilée et la grande Inconnue. Que de dilettantes à barbes fausses et à lunettes bleues font de la religion et de la théologie comme Du Paty de Clam et Esterhazy faisaient de la vérité et de la justice!

On lit dans l'Almanach Hachette de 1898 (p. 251): « Carmes déchaussés. Ordre fondé *en l'honneur de la Vierge Marie par le prophète Elie*, sur le Mont Carmel (Palestine) », etc. Quel prophète que cet Elie, et quelle perspicacité pour apercevoir dans l'histoire la préexistence de Marie!

Certains croyants disent: Croyons, puisqu'il faut croire. Mais ils ne s'inquiètent pas de ce qu'il faut croire. Tout leur est bon. Comme si l'on disait: Marchons! sans avoir souci du lieu où l'on va. Va-t-on à l'abîme? A-t-on une croyance erronée? Peu importe, pourvu que l'on croie!

¹⁾ Voir le « Signal de Genève », du 22 février 1902, et la « Semaine religieuse de Genève », du 1^{er} mars 1902.

²⁾ Voir un article de M. le Dr A. Forel, dans la « Lutte », du 11 mai 1904.

Beaucoup de libres-penseurs vivent dans l'irreligion, puis, au dernier moment, par un sentiment aussi vague que complexe, demandent un prêtre et une prière, mais sans être en état de faire aucun acte d'adhésion explicite au christianisme. N'aurait-il pas été plus rationnel, plus sage, d'étudier la foi chrétienne lorsqu'il en était temps encore, et lorsqu'on pouvait s'accorder la joie d'une adhésion réfléchie et consciente?

Certains dilettantes sont tristes, pleurent et croient. D'autres sont émus par un jeu d'orgue, par un cantique, par des cierges, de l'encens, et croient. Telle voix sonore et vibrante, telle figure ascétique, tel regard mystique, telle barbe de capucin, a déterminé plus d'une conversion. Quelles conversions!... Ce n'est pas toujours la justesse d'un argument qui a ravi tel dilettante, mais l'éloquence du prédicateur, ses éclats de voix, ses expressions à l'emporte-pièce, son style épice, sa diction déclamatoire, son ironie de mauvais goût, sa crânerie provocatrice, ou encore une expression nouvelle, incomprise, obscure, mais frappante, piquante, illusionnante. Hélas! Quelles conversions!...

On le voit, il suffit de prendre le dilettantisme sur le fait et sur le vif pour qu'il se discrédite lui-même. Pas n'est besoin de le définir avec M. Lasserre: « Le panthéisme du cœur », ni d'ajouter: « Le support intellectuel du dilettantisme, la seule philosophie dont il puisse s'autoriser (et rigoureusement), c'est l'hégélianisme¹⁾ ». C'est faire trop d'honneur à cet état d'esprit si superficiel que de lui donner pour support un système de philosophie quelconque. Je préfère m'en tenir aux explications précédentes; elles sont plus que suffisantes pour en montrer l'erreur et le mal.

E. MICHAUD.

¹⁾ « Le Romantisme », p. 525-526; 1907.

(*La fin prochainement.*)
